PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA VIE POSTHUME

2me ANNÉE. — N° 8 Février 1887

SOMMAIRE :

LIBRE PHILOSOPHIE

IV

Spiritisme et Métaphysique

« Lorsque celui qui parle commence à ne plus se comprendre lui-même, a dit Voltaire, et lorsque ceux qui l'écoutent ne le comprennent pas du tout, alors commence la métaphysique. »

Le grand railleur, celui que Victor Hugo s'est permis dans son jeune temps d'appeler « singe de génie », visait certainement par cette irrévérencieuse boutade, l'abus des abstractions, des subtilités, la métaphysiquerie. Car lui-même en faisait parfois de la métaphysique, mais la sienne était claire et compréhensible. Et nous en faisons tous, paraît-il, amis lecteurs, et tout le monde en fait de la métaphysique, savants et ignorants, réalistes et idéalistes, spiritualistes et matérialistes. « On ne peut penser sans une certaine métaphysique, dit Sully-Prudhomme ; et quand on se borne à celle de la connaissance spontanée (du sens commun) qui est la pire de toutes, on s'imagine qu'on n'en fait aucune. Parler d'un corps, c'est faire de la métaphysique, c'est concevoir malgré soi, par une nécessité de l'intelligence, qui s'impose aux sensations, un fond reliant les propriétés séparément perçues par nos divers sens, et rattachant les différentes causes extérieures de ces sensations à quelque principe déterminant l'unité des groupes appelés corps. »

Mais enfin qu'est-ce que la métaphysique dans l'ordre des sciences spéculatives ?

Elle a été parfaitement définie par la naïve servante de Molière :

c'est ce qui est au-dessus de la physique, c'est cette partie de la philosophie qui s'occupe de l'essence des choses, qui cherche le « noumène » sous le « phénomène », l'absolu sous le relatif, la substance sous les propriétés, le réel sous l'apparent, l'éternel sous le fugitif, qui va à la recherche des premiers principes, qui, en un mot, dépassant et bien souvent se moquant de l'expérience, se donne pour objet de résoudre l'énigme du monde, de sa constitution intime, de ses causes et de ses fins.

Il n'est plus question, on le voit, de la métaphysique du sens commun, obligatoire pour penser, mais bien de constructions doctrinales, de systèmes décrivant ce que les sens ne peuvent saisir. Les métaphysiciens sont des voyants de l'invisible. Ils ont beau jeu, n'est-ce-pas ; rien ne les gêne, et les facultés supérieures de leur esprit, la raison pure et l'imagination créatrice, peuvent s'exercer en pleine liberté, d'autant plus que comme l'a dit encore notre impitoyable moqueur, c'es[illegible] peut savoir tout sans avoir rien appris. Aussi, ardemment cultivé a été de tout temps ce commode domaine de la pensée ; couvert d'une luxuriante végétation de systèmes de toutes grandeurs et de toutes formes, il offre au touriste du monde intellectuel, amoureux d'originalité, un paysage captivant, et au classificateur d'idées, une collection d'espèces intéressantes et variées.

Mais il ne s'agit pour nous, ni de le regarder, ni de le parcourir en nous arrêtant devant quelques-unes de ses productions les plus remarquables; notre but est d'exposer brièvement les deux principales manières de voir des philosophes relativement à la valeur qu'on doit accorder aux spéculations métaphysiques, et de nous demander si les études spirites sont venues apporter quelque appui à l'une ou l'autre de ces deux opinions différentes.

⁂

Dogmatistes et criticistes, telle est la division établie, à ce point de vue de l'autorité de la métaphysique, entre ses partisans ; les premiers lui octroyant un degré de certitude, égal à celui des sciences positives ; les seconds mettant les données qu'elle peut fournir au rang des croyances personnelles.

— Dans toute science disent les dogmatistes, il y a un noyau de notions à l'abri de toute destruction, et qui va grossissant par la condensation à sa surface en vérités solides, de quelques uns des éléments qui flottent dans l'atmosphère d'hypothèses qui l'entourent. Dans la science métaphysique, la part des connaissances définitivement acquises, est peut-être relativement moins grande,

et celle des probabilités plus considérable, mais il n'y a là qu'une différence de proportion et non de nature. La certitude métaphysique ne le cède en rien à la certitude expérimentale, et les hypothèses sur Dieu, l'origine des choses, la raison et le but de l'univers, etc., sont tout aussi légitimes et scientifiques que les hypothèses sur l'évolution chimique, les vibrations de l'éther ou l'unité des forces physiques etc... —

A quoi les criticistes répondent :

—Il n'y a pas de science métaphysique. Il n'y a que des systèmes. Nulle vérité indiscutable, évidente. La certitude ne se rencontre que dans l'étude des phénomènes et de leurs lois, objet de la science proprement dite. Hors de là est l'infini du probable, du possible. S'il est vrai que l'expérimentalisme s'appuie dans son œuvre de généralisation et de synthèse, sur certains principes *a priori*, sur des axiomes, il y a là une nécessité absolue de l'intelligence, inhérente à sa constitution même. Ces formes de l'entendement, ces affirmations intuitives, font partie intégrante de tout esprit humain. Comme les sensations dont elles dérivent peut-être, ces idées nécessaires sont le substratum même de la pensée, le patrimoine spirituel commun. Mais quand on veut s'élever au dessus du phénoménisme, parvenir à la connaissance complète, adéquate, de ce qui est et de soi-même, découvrir sous les qualités, l'essence dernière des choses, établir les causes et les fins, alors les divergences se produisent et s'évanouit pour toujours la certitude. En métaphysique il ne peut y avoir que des hypothèses et hypothèses qui n'ont nullement le caractère de celles dites scientifiques. Ces dernières sont préparées par l'observation et les résultats acquis; ce ne sont en réalité que des prévisions de faits, des lois posées par anticipation, des suppositions mais suppositions qui doivent n'être en contradiction avec aucun des phénomènes connus, et qui ont à subir le contrôle de l'expérience avant d'être classées parmi les propositions certaines, contrôle dont l'esprit conçoit la réalisation possible, effective, tôt ou tard.

Il n'en est pas ainsi, pour les hypothèses métaphysiques.

Si elles tirent leur origine de l'observation du moi et du non moi, elles s'élèvent tellement au-dessus du monde phénoménal, qu'elles lui deviennent, pour ainsi dire, étrangères. Et c'est en ce sens qu'on peut prétendre qu'elles ne sont pas en contradiction avec les faits. Impossible est leur contrôle par l'expérience, qui peut tout au plus démontrer la fausseté de quelques unes, mais jamais les confirmer. Visant l'absolu, inaccessible à l'homme, être relatif, elles ne sont pas le produit exclusif de la raison ; l'imagination si capricieuse et

les convictions morales si changeantes concourent en grande partie à leur genèse. L'adhésion aux hypothèses métaphysiques, est le résultat d'un pur acte de foi.

***

Quelle modification vient apporter le spiritisme à la situation respective de ces deux manières de voir ?

Plaçons-nous un moment au point de vue de l'école criticiste la moins portée aux conclusions affirmatives et la plus difficile à contenter. D'après elle, la métaphysique est condamnée par la nature même de ses recherches et de ses méthodes à l'incertain et à l'invérifiable. Donc, lorsque la découverte ou l'étude de faits nouveaux, précis, viennent jeter une vive lumière sur l'un des objets sur lesquels elle s'exerce, celui-ci doit cesser de lui appartenir. Il descend alors des régions spéculatives sur le terrain de la discussion scientifique, et les hypothèses qui s'y rapportent devenant justifiables de l'expérience ultérieure, déposent l'étiquette métaphysique.

Eh bien ! c'est là, croyons-nous, en nous renfermant dans les limites de la plus extrême réserve, le changement opéré dans la position du problème de la survivance, par l'investigation des phénomènes magnétiques et psychiques. Cette question, préoccupation maîtresse de la pensée, base de toutes les religions et de toutes les doctrines philosophiques, éternel sujet de dispute entre les hommes, n'est plus dépendante de la métaphysique; la croyance en une vie d'outre-tombe, ne repose plus uniquement sur des motifs d'ordre moral ou religieux, mais peut directement s'appuyer sur un ensemble déjà considérable de faits. En un mot, l'hypothèse spirite, — surexistence et communication — est une hypothèse scientifique. Elle en réunit toutes les conditions : suggérée par l'observation et l'expérience, elle explique une multitude de faits, n'est en contradiction avec aucune loi de la nature, et active et féconde les recherches. Aucun des chercheurs qui ont sérieusement étudié les phénomènes hypnotiques et médianimiques, même parmi ceux qui les interprètent différemment, ne nie le caractère légitime dans certains cas de l'explication que proposent les spirites, explication qui figure et qui figurera désormais, bon gré, mal gré, dans les travaux des savants qui cultiveront ces branches nouvelles de la physiologie et de la psychologie.

Ainsi, sur ce point capital de la survivance, le spiritisme met d'accord par un procédé sommaire, métaphysiciens criticistes et dogmatistes. Il leur déclare nettement, que cela ne les regarde plus

Il ne reste plus qu'à s'incliner et à céder la place aux savants proprements dits. Cet abandon, d'ailleurs, ne doit pas être pour eux une source bien vive de chagrins. Ils ne sont pas exposés à manquer jamais de besogne. La science aura beau empiéter sur leur territoire, celui-ci, a et aura toujours l'infini pour mesure.

Mais — le grand problème de vie *post mortem* mis à part et enlevé aux procédés de la recherche purement spéculative — le spiritisme a-t-il jeté quelque nouvelle clarté, à en juger par ses tendances et la nature de son enseignement, sur les principaux sujets qui demeurent la propriété incontestée de la métaphysique, tels que l'existence de Dieu, l'origine de l'univers, la nature intime de l'esprit et de la matière, etc...

Deux remarques préliminaires tout d'abord : Bien peu de penseurs, de dialecticiens adonnés aux études philosophiques ont sondé les abîmes de la métaphysique après s'être livrés à l'étude approfondie des phénomènes du magnétisme et du spiritisme. A peine pourrait-on, et avec beaucoup de bonne volonté, citer quelques noms : Schopenhauer ? Hartmann ? Carl du Prel, Hellembach, Fauvety. Il nous manque donc l'opinion des gens compétents. En second lieu, l'investigation dans cet ordre de faits en est encore à la période de début. Sans règles fixes, sans méthodes déterminées, n'ayant donné jusqu'à présent que des résultats bien incomplets, il est impossible de prévoir jusqu'où elle pourra atteindre dans son développement ultérieur, et par suite, quels éléments nouveaux de discussion elle fournira aux métaphysiciens, et si même elle ne leur dérobera pas encore quelques lots de terrain.

Cela dit, prenant les choses au point où elles se trouvent, sans essayer d'ouvrir « la froide main » de l'avenir, il est facile de se convaincre en examinant le court passé et le présent du spiritisme que la plupart des théories philosophiques élevées sur la base des faits médianimiques sont empreintes du caractère dogmatique, sont considérées par leurs auteurs et leurs partisans comme des vérités évidentes, incontestables. Cela est dû en partie aux conditions dans lesquelles s'est effectuée jusqu'ici la marche du spiritisme. Ce sont les petits, les humbles, disons le mot sans honte, les ignorants, qui ont les premiers accueilli, provoqué, commenté les faits. Ils y voyaient et y cherchaient surtout la confirmation des espérances de leur cœur, la consolation de leurs misères, des promesses de bonheur et de juste réparation dans l'autre vie. Et il s'est trouvé un homme (je ne parle que du spiritisme français) Allan Kardec, doué d'une grande puissance de systématisation et de généralisation, qui dans un style simple, précis et admirable-

ment clair, a rédigé un corps de doctrine philosophique et métaphysique complet, donnant satisfaction à toutes leurs aspirations, et les renseignant didactiquement sur presque toutes choses. Aussi ces spirites de la première heure, et beaucoup de ceux qui sont venus après, ont adopté les idées du maître avec enthousiasme Œuvre des esprits, ses livres contenaient le dépôt sacré de la vérité. Et ce n'était plus seulement du dogmatisme philosophique, c'était de la foi religieuse.

Mais un tel état de choses ne pouvait être de longue durée. Cette unité doctrinale, à grand peine maintenue par l'autorité du chef, durant sa vie, s'est peu à peu évanouie. Les divergences qui ne portaient au début que sur quelques points, (théories dissidentes de Pierrart, Roustaing, du temps même d'Allan Kardec) ont gagné progressivement toutes les parties purement philosophiques du système, et n'ont laissé comme lien commun entre les spirites que l'affirmation, directement établie sur les faits, déclarent-ils, de l'existence des esprits et de leurs relations possibles avec nous. La critique plus sévère du processus médianimique, l'étude comparée des phénomènes psychiques et magnétiques, ayant montré combien ardue et sujette à erreur, était la tâche de distinguer et de séparer les manifestations de l'activité cérébrale du médium, de celles qui pouvaient être attribuées à l'intervention d'un être intelligent et invisible, la créance accordée aux enseignements contenus dans les messages spirituels, a fortement diminué. A la communauté de vues, sur les questions métaphysiques, a succédé parmi les spirites, la diversité, et en même temps s'est modifiée leur façon d'apprécier la valeur de l'opinion qu'ils ont choisie. Si les dogmatistes demeurent les plus nombreux, — et certains, dogmatistes à outrance, n'admettant pas, par exemple, que les preuves de l'existence de Dieu soient discutées, tellement elles leur paraissent évidentes — il est déjà bon nombre de spirites de croyances philosophiques les plus différentes qui se sont ralliés au criticisme n'attribuant à leurs idées théoriques qu'une valeur personnelle.

Bien plus il en est qui ont franchement arboré le drapeau du positivisme, proclamant l'inutilité de la métaphysique et regardant comme du temps perdu, celui passé à la poursuite des causes premières ou de la « chose en soi. »



L'existence au sein du spiritisme de ces trois groupes, dogmatistes, criticistes, positivistes, dont aucun je suppose ne s'octroie le monopole du bon sens, montre bien que si la métaphysique a

trouvé dans les études psychiques de nouvelles données, elle n'a pu encore en retirer des arguments suffisants, pour faire passer à l'état de vérité démontrée aucune de ses nombreuses hypothèses. Elle demeure avec la politique et la religion, qui n'est, a-t-on dit, qu'une métaphysique populaire, le champ favori des batailles de la pensée. Les journaux spirites en donnent depuis quelque temps amplement la preuve.

Quelle est de ces différentes opinions sur l'importance et l'autorité de la métaphysique — dogmatisme, criticisme, positivisme — celle qu'il convient le mieux aux spirites d'adopter. Je n'en sais rien. Pour mon compte, aimant beaucoup à philosopher — classez-moi si vous voulez parmi les philosophâtres sans cervelle, suivant le mot de Diderot — je reconnais à la métaphysique toutes sortes de mérites, et n'ai pas pour elle le dédain positiviste, et aimant peu à affirmer et à conclure dogmatiquement, je m'inscris au nombre de ses plus humbles servants criticistes.

C'est là simple affaire de tempérament intellectuel. Ces trois opinions, ces trois méthodes existent maintenant bien caractérisées chez les spirites, et comme, somme toute, il faut voir là un signe du développement parmi eux, de l'esprit de critique, d'initiative et d'indépendance, personne je crois, ne songera à s'en plaindre.

D^r^ E.

L'EXISTENCE

« LA VIE »

DEUXIÈME PARTIE

On s'étonnera peut-être, étant donnée la loi des conséquences naturelles, de voir dans une même famille, certaines disparités intellectuelles et morales entre les individus en faisant partie, semblant contredire par le fait de cette diversité l'idée de l'adaptation d'un milieu qualifié par tel degré de subtilité moléculaire, à tel degré correspondant d'élévation intellectuelle et morale. Pourquoi, en un mot, deux ou plusieurs individualités constituantes d'une même famille ne présenteraient-elles pas entre elles une identité harmonique d'élévation puisqu'elles ont été attirées chacune dans un milieu dont la nature moléculaire doit être en rapport de cette élévation ? S'il y a identité d'effet, pourquoi n'y a-t-il pas identité de cause ?

En disant milieu, nous voulons dire rayon, c'est-à-dire étendue déterminée dans laquelle sont compris divers degrés allant d'un

minimum à un maximum donnés. Le règne animal, par exemple, est un milieu dans lequel vivent des individus tous différents de nature, mais dont l'élévation est au moins égale à un minimum et ne peut dépasser un maximum représentant les degrés initial et terminal de ce règne. Si nous restreignons le rayon du règne à celui de l'espèce nous voyons l'espèce hominale par exemple, réunir une multiplicité d'individus se différenciant eux aussi par l'inégalité des aptitudes et des fonctions, malgré que ces diversités soient moins nombreuses et moins sensibles que dans le rayon plus étendu du règne. De la race à l'espèce, même relation que de l'espèce au règne ; ainsi également du peuple à la race. Resserrons toujours le rayon qui détermine le milieu et nous arriverons enfin à la famille, image minuscule du règne, qui, comme lui, comprend divers degrés allant d'un minimum à un maximum établis.

Et cela se comprend. Ce que nous avons appelé les terrains humains — parties de substance charnelle destinées à retenir en elles l'individualité périspritale au moment de l'incarnation — est produit par l'union sexuelle de deux êtres, l'homme et la femme dont l'ensemble des qualités et des défauts physiologiques détermine la nature des dits terrains. Cette nature peut, en conséquence, varier selon que telle qualité ou tel défaut sera plus particulièrement adéquat, à l'instant procréateur, à l'un ou à l'autre, ou aux deux agents de production. Il est donc naturel qu'il y ait diversité d'effets, puisqu'il peut y avoir diversité de causes, c'est-à-dire que les terrains humains pouvant différer de nature dans un même milieu, par suite de la variété des conditions de leur production, puissent, par ce fait, servir à l'incarnation d'êtres périspritaux présentant des caractères divers d'élévation. On remarquera, par exemple, l'analogie générale existant entre les jumeaux, soit au point de vue purement physiologique, soit au point de vue intellectuel et moral, malgré qu'il ne puisse y avoir règle absolue, étant donnée la presque instantanéité de la variété des conditions procréatrices et dont il ne serait pas opportun de rappeler ici les diverses causes.

Il est cependant facile de constater qu'il y a généralement chez eux analogie d'élévation ; c'est pourquoi une même nature de terrain humain offre à chacun d'eux un degré correspondant de qualité moléculaire. Mais ce qui est la règle pour les jumeaux devient presque l'exception pour les naissances se produisant dans une même famille à des époques éloignées et dont les conditions physiologiques ayant varié par suite des différences d'âge, de tempérament ou de caractère des deux agents procréateurs, le père et la mère, offrent naturellement alors, à des degrés divers d'élévation des degrés différents de corporéité charnelle. Plus il y a rapprochement entre les naissances, plus il y a analogie des

conditions procréatrices et par suite conformité d'élévation ; élévation moyenne bien entendu, entre les êtres périspritaux s'incarnant dans une même famille. Telle est la règle que l'on peut déduire de l'observation des faits, toutes exceptions la confirmant du reste.

***

On pourrait aussi objecter, en opposition de l'application des conséquences naturelles, l'exemple de certaines natures élevées dont l'incarnation aurait eu lieu dans des milieux inférieurs.

Avant de répondre à cette objection, il conviendrait d'abord de bien s'entendre sur la valeur significative à ajouter à ces deux termes : infériorité et élévation. Il est certain que si l'on entend par infériorité, la médiocrité de certaines positions sociales, et par élévation la supériorité conventionnelle de certaines situations mondaines, il devient alors difficile de constater les applications d'un déterminisme naturel. Nous entendons par élévation, la somme additionnelle de trois valeurs, représentant chacune la résultante moyenne des efforts accomplis par l'être, pour en arriver à ces trois *desiderata* de l'humanité : le *Beau*, le *Vrai*, le *Bien* : progrès artistique, progrès scientifique, progrès philosophique ou moral.

Etant donnés ces trois modes divers de perfectionnement, il en résulte forcément que la qualification d'élevé ne s'applique en réalité qu'aux natures, rares entre toutes, réunissant en elles les degrés supérieurs des trois échelles ascensionnelles du progrès, et qu'à elles seules appartient le droit naturel de s'incarner dans des milieux, réunissant, eux aussi, tous les degrés supérieurs de l'harmonie moléculaire, c'est-à-dire pouvant constituer des organes charnels susceptibles de manifester également la supériorité artistique, la supériorité scientifique et la supériorité philosophique. Mais il en résulte aussi, en vertu du même principe, que l'être n'ayant acquis qu'une élévation partielle, autrement dit, celui dont la supériorité ne s'exerce que particulièrement dans le sens de l'un des trois modes de progression, doit naturellement correspondre, à l'instant de l'incarnation, à une supériorité partielle, elle aussi, dans la composition moléculaire du corps charnel. Le progrès scientifique demandera par exemple, un milieu où puissent se constituer librement les organes cérébraux de la mémoire et de l'intelligence, ainsi que les facultés inventive et déductive ; le progrès artistique demandera plus particulièrement, le libre développement des organes sensoriels de la vue et de l'ouïe, joint aux facultés imaginative et sensitive ; le progrès philosophique, une certaine supériorité dans la Raison et le Sentiment, ainsi que les facultés affective et intuitive (1). Mais, comme — toujours en

(1) Ces divisions de facultés et d'organes sont empruntées pour les besoins de notre explication, à ce que nous appellerons le domaine actuel des connaissances charnelles. Nous présenterons plus tard notre système de division.

vertu du même principe — tout ce qui constitue encore une infériorité chez l'être doit naturellement s'unir, à l'instant de l'incarnation, à d'autres infériorités dans la composition moléculaire du corps charnel et que, les élévations périspritales partielles s'allient nécessairement à certaines infériorités dans les autres modes de progression, il s'ensuit logiquement alors que tel qui possède, par exemple, l'élévation philosophique, pourra, sans nuire à son progrès acquis, s'incarner dans un milieu ignorant, de même que celui qui aura plus particulièrement progressé dans le sens scientifique pourra, par la même raison, s'incarner dans un milieu immoral où les notions du Bien, seront encore à l'état de germe. Il en sera ainsi enfin de celui dont l'élévation aura été acquise dans le sens artistique et qui pourra parfaitement la conserver, la développer même dans un milieu où science et philosophie seront encore imparfaitement connues et appréciées.



Il est donc naturel, l'élévation devant être considérée comme la résultante additionnelle de trois valeurs représentatives : art, science et philosophie, qu'il y ait égalité de supériorité entre les individus faisant partie d'un même milieu, malgré qu'ils puissent présenter personnellement des caractères très divers, selon que leur supériorité individuelle aura été plus particulièrement acquise dans le sens de l'un des trois modes de progression.

En effet, si nous représentons l'élévation par trois échelles de nombres, allant de 1 à 20, par exemple, il sera facile de reconnaître cette égalité, malgré qu'elle soit résultante de valeurs différentes sur chacune des trois échelles supposées. Exemple : A : progrès artistique = 7 ; progrès scientifique = 5 ; progrès philosophique = 6. Résultante d'élévation = 18. B : progrès artistique = 3 ; progrès scientifique = 7 ; progrès philosophique = 8. Résultante d'élévation = 18. C : progrès artistique = 8 ; progrès scientifique = 5 ; progrès philosophique : = 5. Résultante d'élévation = 18.

Nous ajouterons aussi, qu'étant donnés les degrés ascensionnels du milieu lui même, et par conséquent la possibilité de la non égalité des individus en faisant partie, il n'est nullement anormal de voir un être supérieur, représentant le degré maximum du milieu où il est incarné, en faire partie conjointement à d'autres êtres dont l'élévation n'en représentera encore que le degré minimum, c'est-à-dire une infériorité caractéristique. En résumé, si l'on a pu constater chez certaines natures une supériorité évidente sur d'autres êtres formant avec elles les unités constituantes d'un même milieu, c'est que, ou cette supériorité n'était que partielle, c'est-à-dire uniquement manifestée sur l'un des trois modes de progression et devenait alors égale à celle des autres, par le fait de l'infériorité sur les deux autres valeurs représentatives de l'élévation, ou bien, parce que réunissant à elle seule tous les *maxima* susceptibles

d'entrer dans la composition du milieu, elle était mise en comparaison de natures n'en réunissant que les degrés *minima*, et qu'elle devenait alors plus évidente et plus constatable. Nous ferons remarquer, d'ailleurs, que la qualification d'élevé que l'on accorde à certains êtres est généralement le résultat d'une appréciation basée sur leur valeur respective, non pas à l'instant de l'incarnation, mais lorsque, en pleine possession de leur virilité, ils ont déjà acquis par le progrès individuel, une supériorité souvent très grande, sur le degré d'élévation qui les caractérisait au moment de leur incorporation charnelle.

Pour établir logiquement une comparaison entre les individus faisant partie d'un même milieu, il serait donc indispensable de tenir compte de la somme des efforts accomplis par certains, depuis leur naissance, pour en arriver au degré d'élévation qui les distingue des autres, à l'instant de leur plénitude charnelle, ainsi que des conditions favorables qui ont pu faciliter leur marche progressive, de même que, par contre, il serait nécessaire aussi de tenir compte, pour d'autres, des infériorités résultant de conditions et de circonstances défavorables, indépendantes de leur propre volonté.

On ne peut, en conséquence, déterminer exactement l'élévation intrinsèque à l'instant de l'incarnation qu'en retranchant pour les uns, tout ce qu'ils ont pu acquérir depuis leur naissance, ou soit, en ajoutant à l'élévation représentative des autres, à l'instant de leur plénitude charnelle, tout ce qu'ils auraient pu acquérir depuis leur incarnation, — y compris la période de gestation si fertile en accidents, — s'ils n'avaient pas été empêchés ou contrariés dans leur développement naturel. Ceci admis, il est alors facile de constater partout la loi du déterminisme naturel régissant les incarnations, et de reconnaître avec nous que nulle personnalité, si élevée ou si inférieure soit-elle, ne saurait être considérée comme une exception à ses immuables applications.

Médium typtologue, L. JEAN.

(à suivre)

EUX ET MOI

Le journal le *Spiritisme*, une vaillante feuille entre parenthèse, à laquelle on pourrait tout au plus reprocher ses continuelles tendances à la *Kardécification*, a, paraît-il, le don de faire surgir dans mon existence, certaines coïncidences bizarres dont je ne prétends pas donner la clé, étranger que je suis à n'importe quel genre d'*Occultisme*.

Dernièrement, ce fut la lecture d'un article intitulé : *Mon dernier Rêve* ", qui me procura le plaisir d'un songe fort agréable; aujourd'hui, c'est encore plus extraordinaire, ce n'est plus une rêvasserie somnifère, c'est une réalité auditive dont j'ai à entretenir nos amis lecteurs, et qui, par un hasard des plus étranges, coïncide justement avec le sujet d'une lettre insérée dans le dernier numéro du *Spiritisme* rapportant fidèlement les termes d'une conversation que son auteur, Kardéciste convaincu, aurait eue avec une de ces nouvelles recrues spirites qui se *targuent d'immortalisme.*

Je dois dire, tout d'abord, pour l'intelligence de mon récit, que parmi mes amis, j'ai le plaisir de compter deux personnes à moi également sympatiques, dont l'une est Kardéciste par tradition, et l'autre Immortaliste par aspiration. J'ai souvent eu l'occasion de les entendre discuter et, faut-il l'avouer, de calmer leurs colères philosophiques; car il paraît que les hommes sont d'autant plus éloignés d'être d'accord que les bases de leurs convictions sont plus semblables. L'autre jour, ma bonne fortune me les fit surprendre tous deux en train de discuter chaudement sur les questions spirites; je n'aurais certainement pas eu l'idée de rapporter leur entretien, si la lecture du *Spiritisme* ne m'en eut fourni les motifs et suggéré la pensée qu'il serait d'autant plus intéressant pour les lecteurs Kardécistes et Immortalistes, qu'il m'était moins difficile — contrairement au cas du signataire de la lettre précitée dont la modestie a sans doute été préjudiciable à l'entière reproduction de ses meilleurs arguments — de conserver dans mon récit une entière neutralité.

Voici donc, le plus brièvement et le plus fidèlement possible, le résumé de cette conversation :

Le Kardéciste. — Pourquoi vouloir chercher à transformer la doctrine spirite; telle qu'elle a été résumée par Allan-Kardec n'est-elle donc pas suffisante à toutes les exigences de la raison, à toutes les aspirations du cœur?

L'Immortaliste. — Que parlez-vous donc de doctrine spirite? Il n'en existe pas; il est un spiritisme doctrinaire qui a pour base les idées émises par un groupe d'Esprits, la plupart canonisés par l'église catholique dont les tendances religieuses peuvent-être respectables, mais que nous ne saurions décréter d'infaillibilité. Allan-Kardec a été leur fidèle interprète; choisi par eux, il n'est rien d'étonnant à ce qu'il ait partagé leurs idées et leurs tendances. Est-ce une raison pour s'immobiliser dans ses écrits? Si le Kardécisme satisfait pleinement la raison et le cœur, comment expliquez-vous qu'il soit encore

si ridiculisé et si bafoué ? N'est-ce pas dû en grande partie à la répulsion que notre siècle de liberté et de lumière ressent pour tout ce qui est chapelle et religiosité ? On fait la prière dans vos groupes, on y psalmodie des évocations apprises par cœur, n'est-ce pas là un restant de mysticisme qu'il serait utile de supprimer du spiritisme ?

Le K.— Notre manière de voir nous est enseignée par les Esprits, ils nous recommandent la prière ; pouvez-vous en dire autant de vos théories,

L'I.— Je vous ferai remarquer, mon cher Kardéciste, 1° qu'il est des groupes très sérieux où sans nulle prière on obtient des dictées philosophiques fort remarquables ; 2° qu'Allan Kardec, lui-même a recommandé de soumettre au creuset de la raison toutes les communications, et que ma raison, à moi, suspecte fort d'intolérance et de tendances dominatrices, tout esprit qui a besoin de longues phrases entrecoupées de nombreux points d'admiration pour daigner manifester sa présence à de vulgaires incarnés comme nous ; 3° que les êtres qui se manifestent à nous sont généralement ceux que nous avons connus et aimés ici-bas, et que je ne vois pas la nécessité de transformer en une humiliante et emphatique oraison, la simple formule de politesse qui nous servait jadis quand ils étaient incarnés, pour les *prier* de venir à nous.

Le K.— La prière faite au nom de Dieu *tout puissant*, empêche dans les communications l'immixtion des esprits légers, elle prédispose au recueillement, elle est donc utile, nécessaire.

L'I.— Voudriez-vous bien m'indiquer, mon cher Kardéciste, en quelle occasion l'*Eternel*, vous a autorisé à parler en son nom ; je vous trouve bien osé de vous faire son messager ou son porte-parole. Mais passons, la prière dites-vous prédispose au recueillement. Il me semble qu'il y a tout avantage à la remplacer par ce sentiment affectueux et intime que chacun doit ressentir au début d'une séance pour l'Etre ou les êtres sympathiques qui ont l'habitude de nous visiter et de nous aider dans nos travaux. Ce que les lèvres prononcent le cœur ne le ressent pas toujours et je connais bon nombre de Kardécistes, qui malgré l'éloquence et la pureté de leurs prières, ne se font pas faute de casser beaucoup de sucre sur le dos de ces pauvres immortalistes, leurs frères en humanité cependant.

Le K.— Mais enfin, où voulez-vous en venir ? vous reprochez à Allan Kardec le mysticisme de ses écrits ; n'est-ce pas à eux cependant que vous et tant d'autres devez la croyance en la survivance de l'âme ? Si ses livres n'étaient plus utiles, comment

expliquez-vous qu'ils vous aient convaincu et nous amènent chaque jour de nouvelles recrues !

L'I.— En outre des personnes qui ont été amenées au spiritisme par leurs propres expériences et avant d'avoir lu les ouvrages d'Allan Kardec, il en est beaucoup parmi celles qui ont commencé par lire, qui, encore imbues des principes catholiques, y ont trouvé un réel élément de progrès pour elles, et beaucoup d'autres encore, déjà libres-penseurs, à qui les seules idées de la survivance prouvée par les faits, de la préexistence, du progrès infini, idées dont elles avaient déjà comme une vague intention, furent des traits de lumière, ce qui n'implique nullement qu'elles acceptèrent les yeux fermés toutes les idées émises par Allan Kardec. Je n'en veux d'autre preuve que celle de l'idée généralement admise par tous les spirites de l'animalité faite homme et qui dans le *livre des Esprits* est sinon absolument contredite, mais au moins, vous me l'accorderez, fort peu appuyée par Allan Kardec, qui semble la considérer comme attentatoire à la dignité humaine.

Le K.—L'opinion des esprits-guides n'était pas encore suffisamment formulée à cette époque. Allan Kardec a eu la sagesse de ne pas se prononcer sur un sujet aussi important et qui, pour lui, n'avait pas subi encore l'épreuve décisive du contrôle universel.

L'I. — Ah oui, à-propos, parlons en un peu de votre contrôle universel. Pensez-vous que, si seulement en France, la question suivante : Le spiritisme est-il vrai ou faux, était posée à tous les citoyens, elle rencontrerait une réponse affirmative ? Je vous accorde 3 millions de oui, accordez-moi au moins 30 millions de non, et reconnaissez avec moi que cela ne prouverait absolument rien contre la vérité des faits spirites ; ainsi de votre fameux contrôle universel. Il fut le résultat des idées personnelles à des esprits religieux, et qui sait si l'avenir ne nous démontrera pas combien fut grande, dans ces réponses, la part attributive des médiums *écrivains* qui les obtinrent. Il n'est d'autre contrôle que celui de la raison, or comme chacun a la sienne propre et que ce qui est approuvé logiquement par les uns, peut être non moins logiquement rejeté par les autres, il en résulte qu'au lieu de la foi et de la soumission prêchées par le Kardécisme, nous préférons la tolérance et la liberté de l'Immortalisme.

Le K.— Vous niez Dieu ! et vous vous dites spirites ?

L'I.— Nous ne nions ni n'affirmons la Divinité, nous la cherchons et croyons en cela être plus sages que vous qui voulez l'imposer sans la prouver.

Le K.— Sans la prouver ! Et les mondes qui roulent dans l'espace,

et l'harmonie générale de l'univers, tout cela s'est-il fait tout seul ? Tout effet intelligent a une cause intelligente, et...

L'I — Pardon, je connais l'argument : l'univers étant un effet a forcément une cause ; comme les catholiques : Jésus étant Dieu, donc la Sainte-Trinité et le mystère de la transsubstantiation sont des vérités.

Commencez par me prouver que l'univers est réellement un effet et je vous accorderai qu'il doit avoir une cause ; mais montrez moi le comment avant de m'imposer le pourquoi.

Le K. — Vous êtes un athée !

L'I. — Vous êtes un mystique !

Le K. — Monsieur ! !

L'I. — Monsieur ! ! !

Rassurez-vous, chers lecteurs, c'est à ce moment là que j'intervins, et crus de mon devoir pour calmer l'effervescence inquiétante de mes deux amis de leur tenir à peu près ce langage :

Vous avez chacun une manière particulière de comprendre et de propager le Spiritisme ; suivez chacun votre route, et au lieu de vous invectiver en pure perte, unissez-vous sur le terrain solide du fait et réservez vos meilleurs arguments pour défendre les idées pratiques qui vous sont communes à tous deux. Notre philosophie a besoin de tous ses défenseurs, que chacun la répande a sa guise ; ne vous jetez plus mutuellement la pierre, tendez-vous la main et que vos efforts réunis dans un commun élan, préparent chaque jour l'heureux avènement de la vérité. C'est la grâce que je vous souhaite, ainsi qu'à vous tous, amis lecteurs.

E. Lebay.

Nous regrettons de n'avoir pu insérer plus tôt l'intéressante lettre suivante ; nous la faisons précéder du signe I dans l'espoir que le signe II suivra bientôt et que notre honorable et très sympathique correspondant, dont les vues sont toujours si pleines d'élévation et de bon sens, voudra bien honorer le plus souvent possible la *Vie Posthume* de sa précieuse collaboration.

LETTRE DU Dr CHARROPPIN

I

Bordeaux, Novembre 1886.

Cher Monsieur,

La *Vie Posthume* tient, vous le savez, une bonne place, et je pourrais même dire la meilleure dans nos affections. C'est un petit coin de ciel bleu dans notre existence. Nous nous intéressons, ma femme et moi, tant à votre œuvre que nous serions désireux de la voir durer.

Nous avons trouvé dans le dernier article d'Alpha (*questions*

aux esprits) malgré des contradictions plus apparentes que réelles, une idée juste et nette de la pratique du spiritisme. Cet article ne sera peut-être pas du goût de tous les spirites, car il met à néant leurs communications enfantines, mais il sera compris et accepté de tous ceux qui ont à cœur de donner au spiritisme une base solide et vraiment expérimentale.

En fouillant dans ma bibliothèque, pendant ces vacances, j'ai retrouvé un opuscule oublié : la *Vie Future*, d'Alphonse Esquiros. J'ai relu cet opuscule et j'ai été frappé de la conformité de ses vues avec les nôtres. Vous en avez cité un passage l'an dernier dans l'*Echo de la Tombe*; mais ce passage n'est pas ce qu'il y a de plus remarquable. Par la seule intuition, Esquiros est arrivé aux principes exposés par vos collaborateurs. Je vous demande la permission de vous citer quelques extraits :

« Le moi n'est pas moins persistant dans la forme que dans la « matière et dans l'idée.

« Il y a donc deux économies humaines, l'une relative à la vie « présente, l'autre à la vie future ; mais toutes deux liées entre « elles par des rapports qui se continuent. Un organisme invisible « se prépare dès maintenant dans notre corps visible et mortel. « Le type de notre constitution immortelle est renfermé dans les « éléments actuels de notre personnalité. La vie se continue avec « ses caractères propres ; seulement à un corps qui pèse vers la « terre, la nature substitue un corps doué de propriétés plus éle« vées et plus étendues. »

La phrase suivante est un corrollaire à votre dernier article « Egoïsme et Solidarité. »

« Quiconque se replie dans son égoïsme, borne pour cette exis« tence-ci et pour les autres les limites de sa nature morale et « amasse autour de lui des ténèbres qui le suivront douloureu« sement dans ses destinées ultérieures.

« Qu'il passe à une existence ignorée ou qu'il recommence la « vie sous les formes actuelles et visibles de l'humanité, toujours « est-il que l'individu ne disparait pas tout entier de notre globe.

Rappelant cette idée des vieux Celtes que les morts délivrés de leur enveloppe grossière continuent d'habiter les régions supérieurs de notre globe, Esquiros ajoute :

« Leur présence au milieu de nous ressemble à celle des Dieux « homériques. Mêlés à nos révolutions ils jouissent des événements « et des résultats qu'ils ont préparés, et la part qu'ils prennent « aux mouvements de l'histoire n'est peut-être pas médiocre. Si « la différence des organismes met entre eux et nos sens une dis« tance matérielle, elle n'empêche point la communion des âmes. « Il y a peut-être une secrète relation entre leur vie et la nôtre, « ils nous inspirent, nous conseillent; Jean Jacques Rousseau, « Robespierre, Saint-Just continuent sous une forme invisible à « suivre le sort des idées et des « principes auxquels ils ont donné « leur vie.

« Je ne crois pas que la vie future, quoique supérieure à la « nôtre, soit exempte d'affliction et d'amertume. L'idée d'un pur« gatoire philosophique me semble inhérente aux conditions « mêmes de notre nature finie qui aura toujours besoin de se « purifier dans la souffrance. Les morts puisent les motifs de leur « joie ou de leur tristesse soit dans les rapports nouveaux

« qu'ils ont contractés, soit dans les liens qu'ils conservent avec
« leur existence ancienne et avec le monde que nous habitons.
« Spectateurs, acteurs même dans ce grand drame d'idées et d'ac-
« tions, qui se déroule à travers les siècles ils participent à la vie
« éternelle de l'humanité. Cette présence des trépassés, leur
« influence sur les destinées de notre globe, auquel ils demeurent
« attachés par d'indissolubles liens, tout établit entre eux et nous
« une continuité de rapports. »

Ce qui ressort de toutes ces pages, et d'autres qu'il serait trop long de citer, c'est le profond sentiment de la solidarité qui unit l'au-delà à l'en-deçà, et les analogies des deux mondes. Car si comme nous le fait pressentir votre collaborateur Alpha, les différences sont très grandes sous le rapport biologique, l'homme n'en persiste pas moins identique au fond dans sa nature morale et intellectuelle.

Il est une question, celle de notre double immortalité, sur laquelle Alphonse Esquiros revient sans cesse. Il y insiste comme sur une conviction intime.

« Ce que j'affirme, dit-il, c'est l'union perpétuelle de l'âme à des
« corps organiques ; ces corps se succèdent, s'engendrent les uns
« des autres en s'appropriant aux formes constitutives des mondes
« que parcourt la perpétuité du moi dans ses existences succes-
« sives. »

Nos matérialistes et nos spiritualistes feraient bien de méditer ces lignes et d'abandonner des dénominations qui n'ont plus de sens aujourd'hui. Il est temps d'en finir avec toutes ces terminaisons en isme qui, dans la littérature comme dans la philosophie, n'ont fait qu'embrouiller les idées et retarder les progrès de l'esprit humain.

Etudions l'homme tel qu'il est dans sa vivante unité et sa complexité phénoménale.

Le progrès corrélatif de l'homme et de sa planète n'est pas oublié dans Esquiros, et les lignes qui suivent font penser aux « Mondes Grandissants ».

« Les changements qui auront lieu dans l'organisme régénéré
« seront solidaires des changements qui se feront autour de nous
« dans la nature. Tout mouvement de transformation dans l'hom-
« me et dans les sociétés en suppose un corrélatif dans l'univers.
« Un accroissement de perfection dans nos facultés sensibles, auquel
« ne correspondrait point un renouvellement dans l'économie
« présente de notre globe, loin d'être pour l'homme un bienfait,
« deviendrait le plus intolérable des supplices. La forme de chaque
« être se trouve déterminée par l'ensemble de ses rapports : les
« rapports changeant, la forme change ».

Je m'arrête. C'est une bien grande satisfaction de trouver des échos si fidèles de nos pensées les plus intimes et de tout ce que nous avons de meilleur en nous. C'est une joie aussi de pouvoir se dire : nous nous retrouverons !

C'est dans ce sentiment, cher Monsieur, que je vous renouvelle l'expression de notre bien vive sympathie.

Dr L. CHARROPPIN.

Remarque. — En effet, dirons-nous avec l'honorable docteur Charroppin, c'est une bien douce satisfaction que de trouver

des échos si fidèles de nos aspirations. Et cette satisfaction est bien plus vive encore quand on peut se dire que les remarquables aperçus qu'on vient de lire, et que sut découvrir par les seules données de l'intuition, l'éminent auteur de la « vie Future », se trouvent en quelque sorte corroborés et confirmés par les trépassés eux-mêmes.

Les lecteurs de la *Vie Posthume* ont pu voir notamment que l'œuvre de l'Esprit Jean offrait un caractère de frappante analogie avec les vues véritablement inspirées d'Alphonse Esquiros.

Un point important sur lequel l'accord entre eux parait surtout complet est celui ayant trait au principe de solidarité qu'ils affirment l'un l'autre énergiquement ; principe d'après lequel les deux états périsprital et charnel, ne constitueraient pour chaque être en particulier que les deux aspects d'une même existence, et, conséquemment se confondraient aussi en une seule et même unité progressive les deux humanités terrestre et supra-terrestre.

Il n'est pas question pour ces deux penseurs, d'un pouvoir céleste autoritaire condamnant les méchants à l'expulsion, à la relégation sur des mondes pénitentiaires et autorisant les bons à la désertion perpétuelle vers des séjours plus fortunés ; conception anti fraternelle s'il en fût, et qui ne peut être due qu'à une sorte d'aberration de l'entendement humain, provenant sans doute de l'état de barbare civilisation où les nations soi-disant les plus avancées se trouvent encore elles-mêmes plongées.

Il ne peut y avoir lieu de prononcer le mot avancement tant que ceux de fraternité et de solidarité, qui furent et demeurent encore purement illusoires et platoniques, ne seront pas convertis en vérités effectives et pratiques, tant que les faux sages de l'espace parleront encore d'expulsion et de punition, et les prétendus sages d'ici-bas, d'échafaud, de guerre et de relégation. M. G.

VARIA

DÉDOUBLEMENT DU MOI

Le magnétisme et le spiritisme, si rapprochés par la nature des phénomènes qu'ils étudient, doivent-ils malgré — ou peut-être à cause de — cette analogie, demeurer longtemps encore des frères ennemis, chacun voulant rester seul maître et déposséder son importun voisin ?

Le magnétisme surtout est irréconciliable. Déjà beaucoup parmi les magnétiseurs de la période empirique trouvaient parfaitement ridicule, la prétention des spirites de communiquer avec les trépassés ; ceux-ci n'avaient rien à voir dans les manifestations médianimiques ; le fluide, l'influence réciproque des systèmes nerveux et des cerveaux humains, étaient les seuls agents. Les hypnotiseurs (ils ont changé de nom) de la période scientifique, conservent généralement vis-à-vis les spirites, la même attitude ; ils les dépouillent sans pitié. Place à la suggestion, à l'inconscience, au dédoublement du moi ; fuyez vaines ombres

que nous croyions voir errer doucement autour de nous, cherchant à faire vibrer notre âme aux bruits mystérieux venus de l'abîme du silence et de la mort. Les facultés humaines développées, agrandies, transformées dans certains états physiologiques ou morbides, suffisent à tout, expliquent tout. Eh bien soit. Seulement méfiez-vous ; à force d'accorder à l'âme humaine, vous êtes exposés à arriver au même but que les spirites, par une voie différente. Vos sujets admirablement entraînés, perfectionnés sont capables un beau jour de vous échapper et de descendre aux enfers. Vous ne voulez pas que les esprits viennent actionner les médiums, prenez garde que vos somnambules ne soient assez hyperesthésiés, assez clairvoyants pour aller directement rendre visite aux esprits, et vous rapporter des preuves indéniables de leur existence.

En attendant, il faut bien reconnaître que si l'humeur jalouse et autoritaire de l'hypnotisme, lui fait commettre au détriment du médianimisme des actes d'expropriation illicites, certains de ses empiètements sont parfaitement légitimes. Il nous montre à la lumière — quoique bien faible encore — qu'il projette sur l'organisation psychique de l'homme, qu'une bonne part des phénomènes dits spirites, pourraient bien être indépendants de tout déterminisme extra humain.

Ceux donc qui cherchent dans le spiritisme autre chose que des consolations et qui désirent soumettre les éléments de leurs convictions à un examen impartial, ne peuvent se dispenser de connaître les grands résultats expérimentaux obtenus par les hypnotiseurs et les points principaux de leurs théories.

Cela dit, pour nous excuser auprès de nos lecteurs de leur donner le résumé suivant —aussi court et aussi clair que je le puis — de bien curieuses expériences faites par M. Pierre Janet et dont le compte-rendu figure dans la *Revue Philosophique* (1).

— Le sujet est une jeune femme de dix-neuf ans, L... atteinte de grande hystérie. C'est pendant une de ses crises que M. Janet l'endort pour la première fois.

Durant les séances du début les suggestions pour être exécutées semblent devoir être comprises et acceptées par le sujet. Elle répond « non », quand l'acte commandé pour être exécuté soit pendant, soit après le sommeil, lui déplait et alors les suggestions ne se réalisent pas. Après quatre séances, le somnambulisme étant devenu plus profond, cette résistance diminue peu à peu et finit par cesser. L... ne fait plus de signe d'acceptation, ne répond rien à la suggestion et l'exécute de suite, et enfin, de transformation en transformation, les suggestions deviennent inconscientes, c'est-à-dire que la somnambule n'entend même plus le commandement et l'exécute cependant avec une grande précision mais sans savoir ce qu'elle fait. « Faites un pied de nez » ; ses mains se placent au bout de son nez. Interrogée, elle répond qu'elle ne fait rien et continue à causer sans se douter du singulier exercice auquel elle se livre. On lui ordonne de se promener dans la chambre ; elle se lève, marche, mais continue de parler et croit être assise. « Chose curieuse, elle m'entend parfaitement quand je cause avec elle et me répond sensément, mais si j'inter-

(1) Numéro de décembre. Les actes inconscients et le dédoublement de la personnalité pendant le somnambulisme provoqué par M. P. Janet.

romps une phrase pour faire brusquement un commandement, elle entend la phrase et n'entend pas le commandement qui s'exécute à son insu... Je la priai même un jour de faire tous ses efforts pour me résister ; elle ne parut pas très bien comprendre, car elle ne se souvenait pas de son obéissance. Elle m'assura en riant qu'elle ne ferait certainement pas l'acte que j'allais dire. Je commande quelque chose et mon commandement est aussitôt exécuté ; mais elle continue à rire en disant toujours : « Essayez-donc de me commander, je ne ferai rien du tout. » En un mot tout ce qui avait rapport à la suggestion ne pénétrait plus dans sa conscience. »

Le même genre de suggestions était possible à l'état de veille. Elle ne semblait pas davantage entendre l'ordre quoiqu'elle fut éveillée et l'exécutait machinalement. Si l'on produisait ainsi une action permanente, telle que la contracture des bras par exemple, L... ne s'en apercevait que si on la contraignait à chercher ses bras, à essayer de les mouvoir. Elle s'effrayait alors, et remise par un mot dans son état normal elle ne se souvenait de rien et reprenait ses occupations au point où on l'avait interrompue. Bien évidemment quand on faisait une suggestion d'hallucination, si le commandement restait inentendu, l'hallucination devait forcément pour exister, être consciente.

Jusqu'où s'étend cette inconscience, se demande M. Janet ? Quels sont les phénomènes psychologiques qui peuvent revêtir ce caractère ? C'est ce qu'il va essayer de déterminer, tachant d'apporter en même temps quelque lumière sur les faits de suggestions à échéance fixe. On sait que M. Paul Janet, frère je crois, de notre expérimentateur, avait exprimé quelques doutes sur la réalité de ces faits étranges (1). Il ne comprenait absolument pas, l'accomplissement à jour fixe, d'actes suggérés, sans autre point de rattache que la numération du temps, et il craignait en admettant des phénomènes de cet ordre d'être entraîné dans le domaine des facultés mystérieuses et inconnues. M. Pierre Janet n'est pas de cet avis. Il croit tout simplement que le somnambule compte inconsciemment le temps, et par suite que de véritables phénomènes psychologiques, des remarques, des comptes, en un mot des jugements peuvent se former et persister pendant un certain nombre de jours dans la tête d'un individu sans qu'il en ait conscience.

Le problème ainsi posé par lui, il essaie avant tout de vérifier la réalité du fait en question.

L... est en état de somnambulisme. Il lui dit : « Quand j'aurai frappé douze coups dans mes mains, vous vous rendormirez. » Elle parait comme toujours ne pas entendre ce commandement. Oubli naturellement au réveil. L... cause. Retiré à quelques pas, l'opérateur frappe cinq coups espacés et faibles. Il se rapproche de L... « Avez-vous entendu, lui dit-il ce que je viens de faire ? — Quoi donc, je ne faisais pas attention. — Et cela ? (il frappe dans ses mains). — Vous venez de frapper dans vos mains. — Combien de fois ? — Une seule. » Il se retire et continue de frapper un coup plus faible de temps en temps ; L... distraite n'écoute plus. Six coups sont ainsi frappés, ce qui fait douze avec les précédents. Au dernier L... tombe endormie. Elle n'en avait entendu qu'un. Elle avait donc dû les écouter inconsciemment. Cette expérience répétée de bien des manières, donna toujours le même résultat.

(1) Voir la *Vie de Posthume* de février 1886.

« Je lui commande : Au 3me coup vos mains se lèveront ; au 5me elles se baisseront ; au 6me vous ferez un pied de nez ; au 9me vous marcherez dans la chambre ; au 16me vous vous endormirez dans un fauteuil. » Nul souvenir au réveil, et tous ces actes s'accomplissent au nombre voulu, tandis que pendant tout le temps L... répond aux questions qu'on lui adresse et n'a aucune conscience qu'elle compte des bruits, qu'elle fait un pied de nez ou qu'elle se promène. « Quand je dirai deux lettres pareilles l'une après l'autre vous serez paralysée. » Après le réveil je murmure les lettres « a... c... d... e... a... a... » L... demeure immobile et entièrement contracturée. C'est là un jugement de ressemblance inconscient. Voici des jugements de différence : « Vous vous endormirez quand je dirai un nombre impair, » ou bien « vos mains se mettront à tourner l'une sur l'autre quand je prononcerai un nom de femme. Le résultat est le même. Tant que je murmure des nombres pairs ou des noms d'homme, rien n'arrive ; la suggestion est exécutée quand je donne le signe. L... a donc inconsciemment écouté, comparé et apprécié ces différences..... « Quand la somme des nombres que je vais prononcer fera 10, vos mains enverront des baisers. » Mêmes précautions ; elle est réveillée, l'oubli est constaté et loin d'elle, pendant qu'elle cause avec d'autres qui la distraient le plus possible, je murmure 2... 3... 1... 4..., et le mouvement est fait.... « Quand les nombres que je vais prononcer deux par deux, soustraits l'un de l'autre, donneront comme reste 6 » ou des multiplications et même des divisions très simples. Le tout s'exécute presque sans erreur, sauf quand l'opération devient trop compliquée et ne pourrait plus être faite de tête ; comme je l'ai remarqué il n'y avait là aucune faculté nouvelle, mais des phénomènes ordinaires s'exécutant inconsciemment. »

« Il me semble, continue M. Pierre Janet, que ces expériences se rapportent assez directement au problème soulevé dans la *Revue Littéraire* (articles de M. Paul Janet.) Les faits signalés étaient parfaitement exacts : les somnambules peuvent compter les jours et les heures qui les séparent de l'accomplissement d'une suggestion, quoiqu'ils n'aient aucun souvenir de cette suggestion elle-même. En dehors de leur conscience, nous ne savons comment, il y a un souvenir qui persiste, une attention toujours éveillée et un jugement bien capable de compter des jours, puisqu'il peut même faire des multiplications et des divisions. »

Nous voici arrivés aux faits les plus intéressants. « Quand j'aurai frappé dans mes mains, vous prendrez sur la table un crayon et du papier et vous écrirez le mot « bonjour ». Au signe donné, le mot est écrit rapidement, mais d'une écriture lisible ; L. ne s'est pas aperçue de ce qu'elle faisait. « Vous écrirez cette phrase : « Je fais tout ce que je fais sans le savoir ; » la phrase est écrite, mais ce n'est toujours là que du pur automatisme qui ne manifeste pas grande intelligence. « Vous allez multiplier par écrit 739 par 42. » La main droite écrit régulièrement les chiffres, fait l'opération et ne s'arrête que lorsque tout est fini. Pendant tout ce temps, L. bien éveillée me racontait l'emploi de sa journée et ne s'est pas arrêtée une fois de parler pendant que sa main droite calculait correctement. Je voulus laisser plus d'indépendance à cette intelligence sans conscience. « Vous écrirez une lettre quelconque. » Voici ce qu'elle écrivit inconsciemment, une fois réveillée : « Madame, je ne puis venir dimanche comme il était entendu ; je vous prie de m'excuser, etc......... » Cette lettre

automatique est correcte et indique une certaine réflexion. L. parlait de toute autre chose et répondait à plusieurs personnes pendant qu'elle l'écrivait Dailleurs elle ne comprit rien à cette lettre quand je la lui montrai et soutint que j'avais copié sa signature. .... L'écriture de ces lettres est intéressante ; elle est analogue à l'écriture normale de L. mais non identique ; c'est une écriture penchée et très lâche ; les mots ont une tendance à s'allonger indéfiniment. M. Charles Richet à qui j'ai montré ces fragments d'écriture automatique, m'a appris que ce caractère était constant dans les écritures de médiums qu'il a eu l'occasion de voir et que dans leurs lettres souvent un mot remplissait toute une ligne. (1) »

Une question est posée pendant le sommeil avec ordre de répondre une fois éveillée. Au signal convenu L. écrivait la réponse sans la savoir. Il suffisait même à l'expérimentateur de lui suggérer une fois pendant le sommeil de répondre par écrit à ses questions. Eveillée elle semblait alors ne plus ni le voir ni l'entendre consciemment, mais s'il lui adressait une question elle répondait par écrit, automatiquement sans interrompre ce qu'elle disait à d'autres.

« En présence de ces faits nouveaux, dit M. Janet, il n'était plus guère possible de maintenir entièrement nos affirmations précédentes sur *l'inconscience* des suggestions. Cette explication appliquée aux faits précédents n'a plus guère de sens : Qu'est-ce qu'un jugement inconscient, une multiplication inconsciente ? Si la parole est pour nous le signe de la conscience d'autrui, pourquoi l'écriture n'en serait-elle pas aussi un signe caractéristique ? On ne pouvait plus dire qu'il y avait en L. absence de conscience, mais plutôt deux consciences. Le sujet étant préparé comme il est dit précédemment et répondant par l'écriture automatique, nous avons la conversation suivante : « M'entendez-vous ? — (Elle répond par écrit) Non — Mais pour répondre, il faut entendre. — Oui, absolument. — Alors comment faites-vous ? — Je ne sais. — Il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui m'entende. — Oui. — Qui cela ? — Autre que L. — Ah bien ! une autre personne; voulez-vous que nous l'appelions Blanche ? — Oui, Blanche. — Alors, Blanche m'entendez-vous ! — Oui. »... Quand je montrai le papier précédent à L., il se produisit un petit incident. Elle avait des raisons personnelles pour avoir en horreur ce nom de Blanche et voulait déchirer le papier où ce nom était écrit... Il fallut recommencer la dénomination : « Quel nom voulez-vous avoir ! — Pas de nom. — Si, ce sera plus commode. — Eh bien, Adrienne... » Depuis j'entretins des conversations soit avec elle qui me répondait par la parole ou avec Adrienne qui répondait par l'écriture. Il suffisait de changer de nom pour qu'il n'y eut jamais d'erreur. Il n'était plus nécessaire d'endormir, le nom seul d'Adrienne suffisait pour commander des actes ou des réponses automatiques, c'est-à-dire ignorées de L. » Les réponses ainsi obtenues n'avaient pas grand intérêt ; pas la moindre trace en elles d'une lucidité quelconque.

(1) Ce caractère de l'écriture des médiums n'est pas constant. J'ai entre les mains une collection *d'écritures* automatiques dues à un même médium et fort différentes. Tantôt la forme graphique est lâche, tantôt serrée, tantôt fine, tantôt grosse ; elle accuse parfois des efforts manifestes de régularité calligraphique

Il y a même des majuscules et des petites lettres formant des mots, des phrases qui sont constituées par un fin pointillé et ne peuvent se lire distinctement qu'à une certaine distance. R.

Par ces réponses M. Janet put s'assurer que dans les crises d'hystérie de L., et aussi pendant les accès provoqués de catalepsie, et de léthargie, c'était le second personnage qui se manifestait. Les suggestions qu'il avait toujours considérées comme inconscientes ne l'étaient que pour L. ; Adrienne les savait toujours, et pouvait les écrire même après le réveil. C'est elle qui levait les bras, c'est elle qui comptait les signaux. « L., écrivait Adrienne, n'entendait pas, ou si elle entendait un peu, elle résistait et il y avait dispute. » Un jour, M. Janet suggère à Adrienne de venir le lendemain à deux heures chez M. le docteur Powilewicz. A l'heure dite L. arrive. Elle semble en parlant éprouver une singulière hallucination ; elle croyait être chez elle, et soutenait n'être pas sortie. Adrienne interrogée répondit qu'elle était venue, obéissant à la suggestion, mais que L. n'en savait rien.

La guérison de L. vint interrompre les expériences. En même temps que disparaissaient par des suggestions, par des commandements précis les principaux symptômes hystériques, le sommeil hypnotique diminuait. Il cessa enfin définitivement et Adrienne rentra dans le néant, ou tout au moins dans le silence. —

Cette observation (1) est bien intéressante, par l'enchaînement des faits et leur complexité graduellement croissante qui permettent à l'esprit de suivre pas a pas le développement d'un état psychologique aux manifestations étranges. M. Janet tire de ces faits des conclusions relatives au spiritisme : « Au lieu de désigner ainsi (du nom d'Adrienne) le personnage automatique, dit-il dans une note, il est clair que j'aurais pu lui suggérer qu'il était l'esprit de César ou de Bossuet : il est très probable que la suggestion n'aurait pas rencontré de résistance et L. serait devenue un véritable *médium écrivant.* » Et à la fin de son travail : « Tous les phénomènes du spiritisme qui sont fréquents, ne sont que le développement de faits analogues. » Cette conclusion est bien hasardée. Les médiums écrivants ne se trouvent pas dans des conditions semblables à celles qui ont amené chez L. l'écriture automatique. Ils n'ont pas subi d'entraînement, n'obéissent à aucune suggestion apparente et donnent parfois des renseignements qui permettent de supposer qu'ils sont réellement des intermédiaires. Et le spiritisme ne consiste pas, uniquement, loin de là, dans la *médiumnité écrivante.*

Beaucoup de spirites par contre seront tentés d'attribuer une partie au moins des phénomènes rapportés par M. Janet à l'intervention des esprits. Cette hypothèse ne me paraît pas bien nécessaire dans la circonstance.

La certitude des notions acquises décroît à mesure que l'intérêt des problèmes augmente, dit M. Denys Cochin. Les questions agitées par l'hypnotisme et le spiritisme sont parmi les plus hautes et les plus passionnantes et aussi parmi les plus difficiles et les plus obscures. Si certaines affirmations, certaines hypothèses, de part et d'autre, sont autorisées par les faits recueillis jusqu'à présent, leur généralisation est prématurée et leur prétention a l'omnipotence et a l'infaillibité, illégitime. R.

(1) On objectera certainement à son auteur de ne pas s'être mis en garde contre les supercheries et les mensonges si habilement inventés et si fréquemment employés par les hystériques. S'il a pris toutes ses précautions, il ne le dit pas ou se borne à quelques indications générales qui seront peut-être trouvées insuffisantes. R.

Une conférence spirite à Condom, *par* M. GUSTAVE EVAUSY. — Le jeune directeur de *l'Ere Nouvelle*, qui a le bonheur de réunir les deux qualités d'écrivain et de conférencier, se rendit le mois dernier à ce dernier titre à Condom, et dans la salle où il se fit entendre, 500 personnes l'acclamèrent. Un rédacteur du *Journal de Condom*, incrédule mais courtois, convient même que l'on se fût cru transporté un moment dans la capitale tant elle est rare, avoue-t-il, pour les habitants de la petite ville, la bonne fortune d'entendre une parole si éloquente et si chaudement sympathique. Toutefois le dit rédacteur, s'étant montré aussi un peu gouailleur, s'est attiré de la part de notre ami une alerte et fine réplique, publiée en première page du même journal le 22 janvier dernier.

Nous apprenons en outre que notre infatigable confrère, dont le dévouement ne se ralentit pas, vient d'être fait chevalier de l'ordre humanitaire de Mélusine, ordre fondé par Guy de Lusignan. Nos compliments au brillant conférencier pour ses succès et pour la flatteuse distinction dont il vient d'être l'objet.

M. Camille Flammarion et le Spiritisme. — Encore merci à l'obligeant anonyme qui nous a fait parvenir le " Voltaire " du 11 Janvier.

En lisant en tête du journal parisien ce titre : *Le Spiritisme*, et cette signature CAMILLE FLAMMARION, nous avons cru de tenir enfin la clé d'une énigme ; énigme où se cacheraient les nouvelles convictions de l'harmonieux écrivain touchant les choses du spiritisme ; mais une nouvelle fois nous avons été déçu M. Flammarion nous dit bien que *les faits "dits spirites" existent aussi sûrement que la lumière du soleil*, mais il ajoute aussitôt *qu'ils ne lui paraissent encore expliqués par aucune hypothèse*. Cela ne prouve pas que l'hypothèse à laquelle M. Flammarion apporta jadis l'appui de ses convictions affirmatives ne soit pas toujours aussi claire ; tout au plus la nouvelle opinion de l'auteur de " Lumen " tendrait-elle à démontrer que les facultés scientifiques, chez certaines natures, se développeraient — pour emprunter le langage astronomique — en raison directe de l'aversion du ridicule, proprement appelée respect humain, et en raison inverse du sentiment opposé qui est le mépris du qu'en dira-t-on.

NÉCROLOGIE

Une lettre de faire part nous apprenait dernièrement le décès à Sétif, à l'âge de 79 ans de l'un des vétérans de l'idée spirite, **M. Amand Greslez**, officier en retraite.

Le spiritisme de M. Greslez ne fut pas le nôtre, il fut même tout l'opposé, car tandis que la phénoménalité médianimique lui apparut constamment comme une manifestation miraculeusement voulue par la Divinité, elle fut et demeure encore simplement pour nous l'une des étapes parcourues par la marche sans fin du progrès. Nous ne nous découvrons pas moins avec respect et sympathie devant le cercueil de l'honnête homme et du vaillant champion qui ne cessa de se montrer lutteur convaincu et de bonne foi.

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze. 3 et 5.